

Apeiron, le principe

Il y aurait beaucoup à dire à partir du livre de Christian et en particulier de sa traversée dans ce satané écrit de Lacan qu'est *Kant avec Sade*. Mais selon la recommandation qu'il nous a faite que « ***les interventions visent un point crucial, précis, propice au questionnement*** », je m'en tiendrai à questionner le seul « *principe de jouissance* », ce très court syntagme de deux mots mais qui donne le titre au livre et en tire le fil du texte, sinon la ou les cordes qui s'y tressent pas à pas. Fil qui s'entortille en effet au gré des chicanes dont est fait ce labyrinthe conçu par Lacan et hanté par Sade, mais dont on peut peut-être tenir dans l'après coup les deux bouts :

au départ, p7 : « ... ***le plaisir et la jouissance... ne peuvent donc s'approcher que comme principes et non concepts...*** » ; et dernière page, 274, antépénultième paragraphe : « ***Le vrai principe de la moralité et de l'inconscient n'est pas un principe sinon d'échapper à tout principe prédéterminé... un nouveau principe*** ».

Court-circuiter ainsi un peu cavalièrement 270 pages fait apparaître, qu'en même temps que *le principe* moral kantien est *détourné* en *principe* éthique orientant l'analyse, s'opère un *retournement* du principe même sur lui-même, une sorte de torsion réflexive du principe de principe en son paradoxe d'un principe-qui-n'est-pas-un-principe-mais-quand-même.

Dans la longue lettre que je lui ai adressée au printemps dernier après lecture et relectures de son livre¹, je faisais état d'une certaine réticence envers ce terme de « principe », faisant valoir que dans son acception prévalente qui est *philosophique*, il s'entend comme raison, *raison première dont tout se déduit, raison-princeps au fondement*. Ce qui est parfaitement approprié à la problématique *philosophique* kantienne... qui est celle de la *Raison*, dite pure en tant qu'elle excède *l'entendement* cognitif. Et si elle s'avère dans la CRP *privative* de savoir dans le champ de la connaissance, elle se retrouve pleinement affirmative dans celui de la Raison pratique (de la moralité). Pourquoi ? Parce que l'impasse de sa valeur cognitive s'avère le *motif* même de sa valeur pratique, de la raison morale d'agir « *par principe* », d'être engagé « *à faire* », ne serait-ce que parce que ce n'est justement pas ce qui *de fait est*, ni a priori « ***faisable*** ; l'impératif moral se présente comme a priori impossible à réaliser : y'a pas *moyen*, ni d'ailleurs *intérêt/plaisir* ni même *sens* à faire ce qu'il prescrit, sinon de se sentir coupable de ne pas le faire.

On aura noté que c'est autour de la Raison, de la *même* Raison pure, que s'articule le ***renversement*** de son impasse *théorique* à connaître ce qui est « en

¹ Où pour l'essentiel je tente « d'accompagner », à la fois fidèlement à la lettre et infidèlement à l'être-dit en la « doublant » pour ne pas simplement l'adouber, ce parcours sinueux eux mais irrésistible qui noue (borroméennement ?) Kant, Sade et Lacan - pas sans le dire de Christian Fierens en 4° arrondelle qui en fait le printemps de cette pensée renouvelant la théorisation analytique.

soi », en sa vertu *pratique de devoir*, d'avoir à « faire », par où s'affirme la pure « liberté » (dite nouménale), pure de toute conditionnalité.

La Raison, la raison à son orée, c'est ce qui est dit par Héraclite « *L'un le logos* », ce qui rassemble sous l'Un²; plus précisément, depuis ce commencement grec, ce sont les mathèmes, les *idéalités* mathématiques, qui ne tiennent que du dire de Raison pure,³ qui modèlent l'*idéalisme* foncier du philosophème, par où le dire de raison *recouvre* ainsi le réel d'une doublure d'imaginaire logique qui, ce réel, le « surréalise », le **fait** « être », lui confère consistance d'être ou plutôt de *par/être* ainsi que Lacan ré-énonce l'être comme fiction⁴, effet de dire.

Sans doute, il y a bien un point de croisement entre moralité et jouissance, si on retient la forme verbale impérative que Lacan dans *Encore* donne à ce qui se formule habituellement au substantif - « la jouissance » - à savoir « *jouis !* », càd comme un *impératif* catégorique qui peut s'assimiler dès lors à l'effet surmoïque, et qui confronte aussi bien à de *l'impossible*. Mais ce n'est là encore qu'un rapprochement *formel*, une *isomorphie*, qui ignore radicalement tout « contenu » vectorisé par ce terme de jouissance, c'est-à-dire, qu'on le veuille ou non, des effets de sens, fût-ce « d'indécens », au moins disons une connotation spécifique *d'intensité* pour parler comme Deleuze-Guattari, qui en tout cas porte à en différencier l'effet d'avec le plaisir, qui freudiennement vise au contraire à réduire la tension au moindre coût de déplaisir.

Jouir n'est ni raisonnable ni rationnel : prendre en compte ces effets de jouissance en leur *source* ne peut alors se saisir *selon la simple raison*, fût-elle « pure ». Cette folle exigence d'un « toujours plus-de jouir » (*hybris*) relève en dernier ressort moins d'un dire rationnel (*logos*) que d'un dire mythique (*mythos*) puisqu'elle ne peut se rapporter telle que comme l'instance inouïe d'un « *se jouir* », ce que Lacan attribue sarcastiquement à « la Vie » avec un grand V présupposée *se jouir en corps*, une sorte de « viessance » mythique – si j'ose ce néologisme qui tente de compacter la vivance en son essence de jouissance.

Si donc par « jouissance » on n'entend pas simplement rien (rien à en dire ou faire) mais ce qui fait qu'il y a lieu, motif, d'en causer comme « au-delà du plaisir », alors la prendre en compte, cette jouissance, suppose de déborder le champ du *logos*, de la Raison, sans certes pour autant souscrire littéralement au dire mythique qui le raconte généalogiquement quoiqu'il en indique l'insistance qu'ignore toute science, mais sans oublier non plus que c'est le signifiant qui est « *la cause de la jouissance* », cause qu'on en cause.

Conclusion : se découvre là toute l'équivoque foncière de cette *prise en compte* du *jouir* dont il ne peut simplement être *rendu raison* (ni scientifiquement ni philosophiquement) mais qui est justement d'autant plus à considérer en psychanalyse **pour autant que la psychanalyse, si elle existe, c'est de faire bord à la simple raison.**

² *La* en l'occurrence pour « jouissance » si on la conceptualise.

³ Ce que Kant appelle « jugement synthétique » qui écarte les mathématiques de la simple logique.

⁴ Dans *Encore*. C'est au sujet de l'amour, mais cela vaut pour « l'amour de la sagesse », *philo-sophia*.

Mais alors la jouissance est à considérer impérativement comme *hors champ* de *l'appareil psychique* proprement dit, qui sinon est toujours psychologisable comme tel. D'où, que si on peut parler d'un *champ freudien* circonscrit par un concept fondateur, celui d'inconscient proprement dit⁵, substituer à lui ou le compléter d'un *champ lacanien de la jouissance* comme le proposent certaines écoles de psychanalyse me semble pour le moins maladroit : il vaudrait mieux parler d'un *hors champ du jouir* (hors conceptualisable, trouant l'ordre symbolique), mais pas sans l'exigence d'*avoir à inclure* paradoxalement ce « Dehors » exclu »⁶, à ramener *éthiquement* cette indéterminité du jouir dans la détermination factuelle de l'inconscient.

Ce que, je pense, fait Lacan dans son zig zag via Sade entre Kant et Freud, par la biais de l'objet a vocal, l'avoix, comme Christian le démontre rigoureusement dans son livre. Et ce réel hors champ de l'appareillage fantasmatique quoique s'y incrustant, on peut le désigner comme « réel de l'inconscient », et l'élever alors *en effet* au rang de *principe* mais d'un « *nouveau principe* » de principe – c'est-à-dire non seulement un principe *de jouissance* au-delà du principe *de plaisir* comme l'a indiqué Freud en termes de pulsion de mort, mais aussi bien lui-même *principe* au-delà du principe (de la raison en principe, fût elle pratique).

Ce qui revient enfin à dire que loin de se déduire ou induire en Raison, la passe qu'effectue le livre *de la moralité de l'être de raison* à la *jouissance du sujet à l'inconscient* ne se réduit pas à un déplacement (métonymique) ou/et une substitution (métaphorique), mais implique un *mouvement à faire* qui, sous des dehors de « tour de passe-passe », correspond à cette opération qui garde une part d'énigme mais qui est décisive de toute passe et qu'on nommera avec Christian, « *retournement* ». Qu'on peut d'ailleurs à mon sens rapporter à *l'acte analytique* tel que Lacan en appréhende la singularité dans le séminaire éponyme.

Mouvement de retournement que nous sommes engagés à faire d'abord dans le cours même de lecture du livre, dans la voie de théorisation qu'a élue Christian - de transférer le principe kantien de moralité en principe psychanalytique de jouissance - mais qui vise surtout à *avoir lieu dans la pratique*, puisque nos théorisations n'ont de portée que d'orienter la pratique, c'est-à-dire de fonder une éthique. Opération double, dans la théorie et dans la pratique, qu'il me reste donc à esquisser ici rapidement en deux temps.

Retournement dans la théorisation.

Ce qu'on dénomme *philosophiquement* en psychanalyse « substance jouissance » et/ou qu'on suppose *mythiquement* à « la Vie » comme un « (se) jouir »..., le travail de Christian nous amène à dire qu'il s'agit moins de le « vider » ou de le « tempérer », comme on dit le plus souvent, que l'élever **au rang (ou à la dignité)** de *principe*.

⁵ Cf Freud : Métapsychologie.

⁶ Disjonction inclusive dirait Deleuze.

Or pour ce faire, comme je viens de tenter de le montrer, on ne peut plus simplement s'en remettre à la seule « Raison », au Logos déjà-là opérant tel qu'il oriente la discursivité philosophique, mais il s'agit de *partir de* ce qui ne se donne dans le *logos* (ou disons le symbolique s'organisant en discours) non comme « chose en soi » mais comme *trou*, qu'on peut écrire *SdeA barré* et qui peut se faire abyme, ou maëlstrom pour qui s'y précipite, sauf à se remplir de dieux mythiques. Partir donc, comme dit d'un trait d'esprit Bernard Stiegler : du « *défaut qu'il faut* ». Du côté donc d'un rien énigmatique qui *n'est pas, ni comme étant ni même comme* « *Etre de l'étant* » et dont on ne peut donc *déduire quoi que ce soit* - sauf peut-être à en *appréhender* d'où se *générer*, et éventuellement se *régénérer*⁷. Mais comment l'appréhender?

C'est là qu'il m'est venu de faire appel à un tour de penser très ancien puisqu'il s'agit d'un de ceux qu'on appelle *pré* ou mieux, *anté-socratiques*, à la jonction (*disjonction inclusive*) du *mythos* et du *logos*, à l'orée⁸ de la philosophie qui n'est pas encore devenue telle et garde trace d'un « divin » mais vidé des dieux et de leur généalogie, càd *déreligiosisé*. Il s'agit d'*Anaximandre*, l'un des trois dits « physiciens » (et non encore « philosophes ») les plus connus de l'« Ecole de Millet » au 6^e siècle avant JC, Anaximandre qui se situe entre Thalès son supposé maître et Anaximène son supposé disciple.

Précisons que nous n'avons accès à son dire que par quelques bouts de vers - la dite « Parole d'Anaximandre », fort discutée par les doxographes - et à travers une multitude de commentateurs ultérieurs dont il est difficile de démêler le propos de ce qu'aurait pensé Anaximandre. Je ne me réfère donc pas à un texte sacré qu'il s'agirait de retrouver pour en découvrir la vérité voilée, mais à une lecture d'aujourd'hui, celle que je vous propose ici maintenant, qui en lisant écrit, *enforme cette matière textuelle*, et qui s'autorise d'ailleurs plus de la présentation qu'en a faite Marcel Conche⁹ que celle de Heidegger¹⁰, lequel le lit rétroactivement à partir de Parménide.

J'assume donc un Anaximandre de fiction, une vérité-fiction d'Anaximandre, un « tenir-pour-vrai » actuel de son *penser* entendu comme *a-théologique* quoique faisant trace de divin, et *a-ontologique* quoique anté-philosophique, en pariant qu'il nous aide à penser ce qui se joue en psychanalyse, quoique sur un tout autre terrain : à savoir non plus « *physique* » (càd cosmologique, concernant le ou les monde(s), la totalité de l'étant) mais ce que je dirai d'un néologisme, « *psysique* » (psychique au-delà de son « appareil », le dit appareil psychique, car concernant le

⁷ N'est-ce pas l'enjeu d'une psychanalyse ?

⁸ Ou à *L'Heure bleue*, qui est le premier des quatre sketches du film d'[Éric Rohmer](#) *Quatre aventures de Reinette et Mirabelle* (1987). Dans ce sketch, l'heure bleue est précisément le moment, tôt le matin, où les animaux de nuit s'endorment et où les animaux de jour ne sont pas encore réveillés. Ainsi, nous pouvons assister à la « minute bleue », une précieuse minute où la nature est, pour la seule fois de la journée, complètement silencieuse. Le bleu de cette « heure » suspendue entre nuit et jour, hors chronos, est moins de couleur (scopique) que de son, voix du monde avocale...

⁹ M.Conche : *Anaximandre, fragments et témoignages*, aux PUF

¹⁰ Heidegger : *Le commencement de la philosophie occidentale*, 1932 ; et *Chemins qui ne mènent nulle part*, 1962.

« se tenir au monde » d'un sujet au langage, tel que se discerne le terrain où s'exerce notre pratique.

Bref, disons que je détourne à nos fins le Nom d'Anaximandre comme Christian Fierens l'a fait de Kant ou Jacques Nassif de Bataille.

Je me contenterai ici de quelques mots, voire d'un seul, **Apeiron**, que d'ailleurs Heidegger écarte de la dite *Parole* comme inauthentique mais qui - de son intraductibilité - me travaille dans ma « langue en sous bois », depuis très longtemps, depuis en tout cas que je passe à l'analyste. Le traduira-t-on par infini, illimité, indéterminé ? Tous piégés, d'être dits depuis la souveraineté de la Raison, mais je retiendrai quand même de préférence le troisième terme qui insiste sur *l'indéterminité*. A condition de se méfier de sa substantivation grammaticale, L'apeiron, L'indéterminé, qui le mettrait à l'article de l'Être, ou au moins de l'Un. Ce que, pour Anaximandre en sa fiction de vérité, « il » n'est pas, ni *Être*, ni *Il* : il n'y a d'étance que des étants, qui ne sont que des apparaissants/disparaissants¹¹, des « *phenomenon* ». *Y'a pas L'Apeiron*, ni comme Être ni comme Un, mais *Y'a d'l'apeiron* comme ce d'où apparaît et vers quoi disparaît l'étant en son étance – ces d'où et vers quoi n'ayant aucune consistance de « où », de « où ça est ». *Apeiron* n'a **pas lieu d'être** tout en donnant **lieu à être**, à l'événement *apparaître/disparaître* - charge entre temps à *l'étant-là* fini au monde de s'efforcer au « séjourner » avec des *autres-là* aussi finis que lui. « L'indéterminé » est quant à lui sans « article », lui-même indéterminé (si l'on peut dire « lui-même » d'*apeiron*).

Rien de déterminé mais *pas rien* quand même, *presque rien*, car *apeiron* en son **hors champ, hors du champ** de l'être et de l'unicité¹², est pourtant ce qui **donne champ** à l'étant, en circonscrit de son infinitude la finitude spatio-temporelle. Lui-même *apeiron* n'étant pas *déjà-là*, même au titre de contenant au moins en « germe »¹³ l'être des étants. S'il faut tenter de le « concevoir », c'est à entendre comme *pur mouvement*, mouvance même du mouvement, pas même la matière aristotélécienne, *hylè*, mais ce qui « antécède » la distinction matière/forme, pure *dynamis* donc¹⁴. Bref : « ce » qui « **donne d'autres formes (ou nouvelles**

¹¹ *Aphanisis* du sujet du signifiant ? Sachant qu'entre naissance et mort, s'accomplit le « séjourner » de l'étant (du moi, qui s'efforce de persister dans son être) selon le temps imparti à chaque un selon *Dikè*, la justice (seul terme que Derrida se résout à dire *in-déconstructible*, cf *Force de loi*). Que la psychanalyse, refondée par Lacan depuis l'instance de l'Autre, ne retienne du concept philosophique de « sujet » (de *l'hypokeimenon* aristotélécien au sujet transcendantal husserlien) au titre de sujet du signifiant que son *aphanisis* (apparaître/disparaître) ; et que les moments cruciaux d'une cure soient ceux où peut surgir un tel « nouveau sujet », n'est-ce pas dire que notre pratique vise ce *point de savoir* qui est aussi un *point de jouissance*, un temps hors temps qui touche à l'infini (*apeiron*) dans le fini (étance), en court-circuit du temps (*chronos*) pour « être » qui préoccupe le moi (*préoccupation* au sens heideggerien), quoique pas sans qu'on en revienne « pas-tout » au monde, entamé dans son « plein de soi » mais « régénéré » (non pas guéri au sens psychothérapeutique adaptatif d'être « réparé » mais guéri au sens analytique d'être libéré de ses plaintes) ?

¹² Lesquels ne valent que des étants un par un, et donc finis.

¹³ Si germe il y a à venir, il n'est pas **dans apeiron**, mais hors lui, séparé de lui, *expulsé, éjecté*, ce que A. nomme *gnomon*, générateur efficient qui fait monde. Opération d'expulsion qui reste certes obscure (puisqu'il n'était pas, nulle part, avant cette dite séparation/éjection), mais dont la nécessité « logique » de l'inventer témoigne du souci de ne pas faire d'*apeiron* un contenant, et d'en affirmer la « non-étance ».

¹⁴ Nulle métaphysique, donc : une physique « généralisée »...

formes) », comme Christian le reprend de Freud, ou, comme je le reprendrai de Jean Oury, ce qui « **enforme** » donnant matière à dire du même coup.

Le dira-t-on alors « source »¹⁵? *L'image* est tentante, car une source, au-delà d'un lieu d'être qui peut la localiser, lui donner site, ne se définit que comme pur mouvement, à savoir jaillissement qui comme événement (en l'occurrence continu) y a lieu non pas d'être mais *d'arriver et partir d'un seul mouvement*, et fait qu'à s'y ressourcer, à remonter à la source, on n'approche de l'apparaître du flot qu'à ne cesser de s'éloigner avec lui de « la » dite source ; et l'on peut même filer l'image fluviale jusqu'à rendre compte du disparaître dans la mer. Il y a de ça chez « mon » Anaximandre, mais ce serait le ramener à son prédécesseur Thalès pour qui « tout est eau », qui fait de l'eau *l'élément* primordial, fût-il d'abord souterrain, et peut valoir comme une sorte de matière première de la *physis* antécédant sa mise en forme. Le successeur Anaximène tente une matière plus subtile, l'air, « *tout est air* », mais ça reste une quasi-matière déjà-là, à l'instar de l'éther des physiciens du XIX^e siècle. Anaximandre s'en démarque radicalement en pensant *l'archè* comme *apeiron*, indéterminité sans limite donc sans lieu, pas même un « élément » car indéterminable comme tel *sinon par ses effets*.

Apeiron est une *Archè* qui serait aussi bien dé-nommée *an-archè*, soit, cher Christian, un pur « **principe qui n'est pas un principe pré-déterminé** », et dont on peut alors dire finalement qu'il n'a de statut **qu'éthique**, à savoir : ce que l'étant qui est là à séjourner un temps au monde *se doit de « tenir pour vrai »* pour autant qu'il **a à se tenir au monde**, à lui ex-sister de se tenir de rien qui l'assure dans l'Etre-entant-qu'être, s'en tenir dans l'ouvert, ayant à **se faire être** (à devoir être). Et qu'il ne vit une vie digne d'être vécue, « *une vie, ce qu'on appelle une vie* » dit Lacan, qu'à orienter *son temps d'être fini – de quoi ?- de rien d'Autre que du réel infini qui lui donne « sens », orientation : « s'orienter du réel »*, disait Olivier Grignon¹⁶.

Soit donc enfin cette parole d'Anaximandre réduite à son minimum accordé par tous les doxographes :

« ... **ce d'où** (*apeiron*) **il y a, pour les êtres, génération** (*genesis*) **c'est en cela aussi qu'il y a destruction** (*phthora*) **selon ce qui doit être ; car ils se rendent justice et réparation les uns aux autres, de leur mutuelle injustice** (*adiké*), **selon l'assignation du Temps** ». *Adiké* : en quoi consiste perdurer à « être ce qu'on est ». Temps, *aion* non *chronos*, mention de dire plus arch-aïque ou anar-chaïque que la dite-mention d'Etre, ce temps « avec lequel joue un *infans* » comme dira Héraclite.

2- Retournement dans la pratique.

J'en viens enfin à la « déraison pratique ! Pour abréger, je ferai cas d'une analysante, non dans l'illusion de rapporter sa cure évidemment complexe et irracontable sans imposture, mais pour exemplifier *in situ* quelque chose de ce « retournement » dont on a parlé en théorie, exemplifier ne voulant pas dire donner en exemple (à suivre) mais essayer de saisir un moment singulier d'un coup de flash

¹⁵ De l'étant en général, du vivant, de l'être-là humain ?

¹⁶ Notre ancien président du Cercle freudien qui est mon association.

qui en dépose comme une photographie, en l'occurrence sonore. Soit donc ce prélèvement d'une séance récente¹⁷.

Elle vient de *décider* de quitter la maison appartenant à sa mère où elle s'est repliée voire « confinée » depuis quatre ans (elle est venue en analyse à partir de là), et de conjointement reprendre sa thèse de doctorat littéraire laissée en plan depuis encore plus longtemps. Or, cette décision (suivie d'effet), elle l'éprouve comme la « première décision » qu'elle ait jamais prise, et affirme *s'en tenir* à (et de) ce « choix » qui, dit-elle, n'est précisément pas un choix (proprement dit) càd *calculant* pour « le meilleur », *jugeant* du bon choix contre le mauvais, *pensant* le plaisir contre le déplaisir : c'est un choix comme choix, le « choix de choisir » dirait Kierkegaard.

Sa *valeur* n'est pas celle de son objet (nouvel appartement et thèse reprise ne valent pas par eux-mêmes), elle est celle de *se faire*, d'ouvrir un chemin inconnu qui ne lui préexiste pas, qui ne prend consistance que d'être à suivre, de « rien » d'autre que d'avoir été « décidé », de ne se tracer qu'à la mesure de la fidélité à ce surgissement de rien de connaissable ou assuré, de son pur événement jaillissant comme une toute « **nouvelle forme** » donnant matière à dire et faire, ouvrant un « à venir » qui fait bifurcation dans le devenir de son être-là jusqu'ici « **prédéterminé** ». Une décision du désir...

Ce pourquoi elle a écarté la tentation de répondre à la suggestion de son ex ami de venir avec elle pour le confinement, même et surtout si cela pouvait se présenter comme aimable, plaisant – encore n'est-ce pas sûr mais même si c'était le cas, dit-elle, ce serait la « distraire » du chemin.... Chemin qui n'est en rien un itinéraire vers un but ou « objectif » projeté, mais ouvre délibérément sur du non déterminé et ne se destine que de son départ, lequel départ n'est pas un lieu donné, une origine, plutôt un défaut d'origine qui ne dispose qu'à un commencement, celui de l'acte même de commencer, dont il y a lieu, après coup, d'en prendre acte et de se tenir de ça.

Mais alors, cela ne revient-il pas à mettre en jeu un principe au-delà du principe de plaisir ? Un « jouir » élevé au principe « jouis ! » qui en passe par lâcher toute détermination de son être au risque du vide de l'indétermination (apeiron), mais pas sans s'y ressourcer pour en revenir « plus vivante, » dit-elle encore, y compris dans les relations aux autres-là - quoique entamée d'une décroissance en la **pérennité** des choses.

Elle, dont le symptôme advenu dans le transfert était de ne pas se sentir être-au-monde, de n'y participer que sur le mode d'une pure facticité supposant un effort constant à « faire semblant », elle s'éprouve désormais comme enfin « existante », ex-sistant au monde. Non que le dit-monde lui ait soudain offert une assurance, ni qu'elle se soit trouvée un « soi-même » consistant, car si elle « se tient verticale », ce n'est pas de *soi* (vrai ou faux « self ») mais de *se*, du retournement à « se tenir » ... se tenir de rien qui en garantisse l'effectivité. C'est, si j'ai bien compris, ce que nous fait entendre Christian dans son singulier livre *L'âme du narcissisme*.,.

¹⁷ Même si elle fait bloc avec d'autres qui font sens avec elle, et ne vient qu'après tant d'autres qui ont fait chaîne sinueuse jusqu'à elle, et avant d'autres à venir, encore indéterminées.

Cela vient bien sûr après un long et sinueux cheminement dans son histoire et préhistoire dont je ne dirai rien ici, et qui l'a amenée à se dégager ainsi du ravage dans le maternel, et même au-delà, de l'appui possible mais temporaire et encore factice sur un père. Ce moment que je retrace ne correspond-il pas alors à celui où « se passer du père », se passer de « un père », voire même de Nom-du-père ?

Au-delà de ce parcours singulier comme tous le sont, il me paraît que ces temps furtifs de retournement qui peuvent faire scansion dans la cure, présentent les *points de jouissance* (à entendre dans l'équivoque) que vise l'éthique de l'analyse, qui certes ne se calculent pas mais disposent *en principe* l'analyste, à en attendre l'inattendu. Ces instants où se suspend le recours au Nom-du-père en instance¹⁸, fût-ce au pluriel, sont, je pense, exigibles de toute cure pour autant qu'elle n'en reste pas à un assouplissement thérapeutique (ce qui n'est déjà pas négligeable), mais elles sont peut-être d'autant plus d'une « haute nécessité »¹⁹ pour ceux que j'appellerai les « errants du discours capitaliste » qui vont nous venir désormais de plus en plus, qui nous viendront du moins pour autant que la psychanalyse se réinvente à la hauteur de notre époque bouleversée et au bord du nihilisme.

¹⁸ Si on veut se référer au Lacan comte de Borromée, ce que je me permets (au risque de blasphème !) de désigner comme cette « suspension des Ndp » ne correspond-elle pas à ce « moment » (temps et mouvement, hors chronos et sans étendue – sauf à dire « espace de temps » ou « esp d'un laps », éventuellement renouvelable mais pas durable sinon « désastre psychotique ») où se défait un certain nouage « avant » qu'il ne s'en refasse un autre, le temps que les « ronds se trouvent « libérés » ? Qu'on envisage le nœud bo comme nœud à trois se défaisant « avant » qu'un 4°, dit freudiennement « réalité psychique » en guise de Ndp, en vienne faire réparation, ou comme nœud à 4, le 4° dit lacaniennement « sinthome » faisant réparation des trois autres pris chacun comme « noms du père » (noms-du-père en suspension), ou enfin comme nœud bo généralisé, où s'opèrent ces passages par auto-traversée du trois au quatre ou vice-versa, comme l'envisage très précisément Pierre Christophe Cathelineau dans la dernière partie de son livre *L'économie de la jouissance*. C'est aussi ce que met en jeu mon écrit « soixantouissance » dans son expérience singulière quoique prise dans un contexte collectif, dans sa mise en forme d'une remontée *actuelle* à la « source », à ce point de jouissance où « *du père on s'en sera passé rien qu'a s'en desservir* », mais d'en revenir alors à le dire, revenir de ce toucher à l'infini dans le renouement avec un monde fini, pas sans faire passe de ce retournement d'une nomination, *soixantouissance*, ou aussi bien *apeiron* dans sa reprise dans un autre tour de penser. Temps-mouvement qui est décisif dans une cure, et au-delà, mais qu'on ne peut rationaliser, sinon peut-être appréhender poétiquement, « en becquettant » : « *Dire pour soit dit. Mal dit. Dire désormais pour soit mal dit... Tant pis s'y mettre* ».

¹⁹ Formule de Nietzsche à propos de l'art, aussi bien du vivre comme art.